

JOURNAL DE ČARNOJEVIĆ

ДНЕВНИК О ЧАРНОЈЕВИЋУ /
DNEVNIK O ČARNOJEVIĆU

MILOŠ CRNJANSKI

EXTRAITS

Traduits du serbe par Olga Marković

L'automne ; la vie dénuée de sens. J'ai passé la nuit en prison avec de quelconques tziganes. Je traîne dans les bistros. M'assieds près de la fenêtre, plonge mon regard dans la brume, dans les arbres mouillés, jaunes et roux. Où est la vie ?

Comme elles m'ont fatigué, ces forêts tièdes, rouges, sanglantes, ces forêts polonaises qui n'en finissent pas. Je suis soldat ; mais sait-on bien ce que cela veut dire ? Et pourtant, dans cette bourrasque qui a chaviré le monde, peu de gens vivent aussi agréablement, paisiblement que moi. Je me traîne de ville en ville sous ces arbres d'automne, jaunes et roux, qui agissent sur moi autant que sur Hafis le vin.

Mais la prison, l'exercice, la caserne puante, pouilleuse, comme cela me touche peu ! Je suis amoureux de ces eaux et des arbres qui se perdent derrière les remparts, dans les marais verts et jaunes, où l'herbe est si douce, hâlée, chaude. Et j'aime ma vie avec l'envoûtement que j'ai ressenti l'an passé en revenant de ces forêts polonaises, jeunes et boueuses, où tant d'hommes sont restés, déchirés et sanglants, le front brisé. Par les nuits sombres, dans les petites baraques et les cabanes où je me trouvais de garde avec quelques gars, j'ai beaucoup écrit sur ce que je voudrais oublier.

C'était en juin. Journée gaie, Vidovdan¹. Les Viennois s'en allaient aux eaux. Je suis descendu dans notre petite église, où les dames se retournent sur chaque nouvel arrivant. Le pope manipulait l'Évangile, le feuilletait, le remportait pour l'apporter encore ; les dames causaient à voix basse et les messieurs faisaient cliqueter les pièces d'argent destinées à la quête.

Après, nous sommes allés au Casino. Là, où jadis le cher Branko² se promenait en toussotant, rêvant de vignobles, les dames, en habits de fête et grands souliers jaunes, s'assemblaient sur les bancs. On parlait, on parlait, et au-dessus de nous, sur un tableau, trois jeunes hommes nus et entrelacés embrassaient à genoux le drapeau tricolore.³ C'était une journée gaie, Vidovdan. Le soir on se saoula, comme on le fait chez nous. Et la nuit chaude, la nuit étoilée, embrasée par un bel assassinat, résonnait du vacarme et des rumeurs de la foule joyeuse. Avant l'aube je suis rentré à la maison ; je me suis couché pour dormir. Vidovdan était passé.

Le lendemain, de belles Bosniaques accompagnées de solides étudiants dalmates rentraient sans histoires vers leurs maris séniles. Je suis parti moi aussi.

Dans le train tout le monde invectivait l'assassin.⁴ Une petite dame racontait que ce héros dérisoire de Vidovdan était « dépravé » comme tous les lycéens et toutes les lycéennes de Sarajevo d'ailleurs. Mes yeux étaient pleins de larmes. Ah ! J'étais si jeune alors, si jeune !

Les ponts de Varadin⁵ frémissaient sous le poids des bataillons en marche et la nuit de juillet était illuminée par la chanson ivre des soldats couverts de fleurs. Nous avons appris

¹ Fête nationale serbe ; anniversaire de la bataille de Kosovo (1389). C'est ce jour-là, le 28 juin 1914, que fut commis l'attentat de Sarajevo. [Toutes les notes sont du traducteur.]

² Branko Radičević : poète romantique serbe (1824-1853).

³ Drapeau des nationalistes yougoslaves. Le tableau symbolise l'union des trois peuples – serbe, croate et slovène.

⁴ Gavrilo Princip : auteur de l'attentat de Sarajevo.

⁵ Petrovaradin, ville en Voïvodine, sur le Danube.

que, derrière les remparts, des maîtres d'école furent fusillés. A l'église, l'évêque célébrait la fidélité à l'empereur et dans les maisons on cachait les icônes et les images du tzar Douchan⁶. Seuls, les pelletiers et les savetiers se promenaient tranquillement dans les rues, les mains dans les poches, et, crachotant, haussant les épaules, s'interpellaient :

- Aca, eh ! L'Angleterre est avec nous, nom de Dieu !

Une fois dans le train, je me répétais calmement les mots latins fastueux et froids : «Que le soleil ne voie jamais de plus grande ville que Rome !»⁷, tout en mettant et enlevant les gants blancs que j'aimais tant.

Beaucoup plus tard, j'ai vu une cour pleine de popes, d'hommes et de femmes. Il y avait de quoi rire ! Nous devions tous nous taire. Le nez au mur. Je suis resté debout ainsi jusqu'au soir. Puis, je me suis évanoui. J'étais alors très fragile, un petit monsieur.

J'ai aussi reçu des coups. Oh ! Cela non plus ne faisait pas mal !

J'étais grand lecteur de romans et *Souvenirs de la Maison des Morts*, de Dostoïevski, me revenait souvent à l'esprit. Après, on m'a de nouveau giflé. De mes papiers, ils ont déduit que je me rendais à Rome et ils m'ont crié au visage :

- Espion ! Espion !

A côté de moi, un pape était étendu par terre ; la bouche ensanglantée, les dents cassées. Puis, ils ont fait entrer une jeune femme et deux fillettes. Ils tournaient autour d'elles de façon ignoble. A elle aussi, qui embrassait les petites têtes brunes de ses fillettes, ils ont crié :

- Espionne ! Espionne !

Et ils m'ont frappé de nouveau. Je regardais tristement autour de moi. J'ai eu peur, j'ai enlevé mes gants blancs et me suis assis dans un couloir obscur où des ombres, qui empes-

⁶ Etienne VIII : premier empereur de Serbie (1308-1355).

⁷ Horace : *Carmen Saeculare*, vers 9 à 12 « ... possis nihil urbe Roma visere maius ».

taient affreusement, me bousculaient et chuchotaient sans cesse :

- Hé ! Donne un peu de tabac !

[...]

Au petit matin, dans la brume froide de septembre, j'ai traversé le pont. Un grand soleil rouge flamboyait au-dessus des remparts. Je le saluai, croyant là aussi que je serais bien. J'ai rencontré des amis. Ils sortaient de vieilles casemates ; j'ai appris que l'un des leurs avait été tué, un autre blessé. J'ai été de nouveau en prison, mais on m'a assez vite relâché. Ils pensaient que j'allais bientôt mourir. Je toussais en accompagnant les charrettes remplies de pains chauds.

[...]

Le bataillon a traîné toute la nuit dans les champs et les chaumes mouillés. Les petites lueurs des cigarettes vacillaient. On faisait halte peu à peu. A droite et à gauche, nous devinions dans la nuit qu'une foule se traînait dans les champs. L'artillerie tapait, cliquetait et jurait. On traversait des maisons blanches, vides, des jardins piétinés et on ne trouvait rien que des concombres, beaucoup de concombres dans l'eau. Sur les coteaux, nous couchions entassés les uns sur les autres ; nous venions de toutes sortes de régions. Les premières brumes de l'aube descendaient ; dans l'aurore froide, arrivés au pied d'une colline, nous nous enterrions dans les tranchées. Moi pas. J'avais envie de dormir, fatigué de tout cela.

Nous nous retranchions dans des champs de pommes de terre détrempés – et la belle aube d'août arriva enfin. Derrière nous, dans un petit bois, quelqu'un chanta toute la nuit au son de l'accordéon. Un air triste, en tchèque. Tout était calme et muet dans la brume. Au-dessus de nous, très haut, des nuages roses jouaient à cache-cache. Peu à peu, la terre aussi rougeoyait de plus en plus. Brusquement, alors, cela éclata, étincela derrière nous, comme un aboi féroce. Les coups passaient juste

quelques toises au-dessus de nos têtes. Quelqu'un jura et tomba dans le fossé.

- A couvert ! criait-on, et tout s'ensevelit dans la tranchée.

On traînait de la paille trouvée. Dieu sait où ; puis, on entendit mâcher et ricaner dans la tranchée, tandis que les obus fendaient l'air en sifflant atrocement. Tout avait commencé sourdement, profondément. A côté de moi gisait un apprenti de commerce de Bela Crkva, un gentil garçon nommé Radulović. J'entendis dire à côté de moi que l'on préparait une contre-offensive. Je me tais et baisse la tête. J'entends, derrière moi, le gars qui, tous les matins depuis des mois, récite le *Rêve de la Mère de Dieu*, je baisse encore la tête et mange mon pain saupoudré de sucre. J'entends crier derrière nous, près des canons, des ordres et des chiffres et, doucement, péniblement, je tousse, je tousse. A notre gauche, dans un village misérable, je vois les gens sortir au bout de la rue.

Fiou ... ou ... ou ... la première réponse des Russes.

- Derrière nous ! J'entends quelqu'un murmurer.

Puis, de la terre jaillit très haut et des chevaux commencent à courir, descendant la colline. En haut, les nuages jouaient toujours à cache-cache. Et on entendait comme ramper dans l'air un train lourdement chargé. Les Russes comblaient les champs de pommes de terre de shrapnels. Puis de nouveau rien. Loin derrière la colline les mitrailleuses crépitent affreusement.

Vers dix heures arrive un soldat. On nous lit les ordres. Nous bouclons nos sacs.

- N'oubliez pas le sucre, chuchote mon camarade.

Nous nous baïssons et nous traînons vers le village à travers les tranchées. Les canons sont devenus fous. Là-haut sur le coteau, des hommes courent, un bâton à la main. Sous une pluie de balles. Un homme se renverse. Nous courons lentement à travers le village.

Devant les maisons, des femmes sales et beaucoup, beaucoup d'enfants en guenilles. L'un d'eux courut longtemps à côté de moi, la main tendue : ce qu'il voulait ? Je n'en sais rien. Un beau petit Juif, noiraud. Au bout du village, dans une prunelaie, les feuilles frémissaient. Sous une pluie de balles. Nous disparûmes de plus en plus dans les tranchées.

Les blessés sont là, ensanglantés, sales ; ils tremblent, ils ont froid. Un mort à plat ventre dans des flaques de sang. On l'a mis tout nu. Dans des gorges, d'autres sont assis, couchés et tirent. Sur la colline d'en face, dans un tourbillon de fumée et de terre, on voit les barbelés russes. D'un trou quelqu'un m'appelle ironiquement en hongrois et jure grossièrement. A notre droite, des nuées d'hommes du 33^e régiment sortent des tranchées, comme des fourmis, et courent dans un affreux vacarme de cris et de gémissements. Nous nous fauflons à travers les barbelés. Quelqu'un nous injurie en allemand et nous traite de chiens. Je bondis hors de la tranchée.

L'air entier autour de moi vibre, comme lourd de balles. Je tombe dans du seigle. La terre jaillit devant moi en tourbillonnant. Je cours comme un fou. Nous nous enfonçons dans des marécages. Quelqu'un à côté de moi s'écroule dans la boue.

Devant moi, dans l'herbe, des godillots ; à ma droite, des morts qui montrent leurs dents, les jambes cacassent crispées, les genoux bizarrement raides. En haut, devant nous, les Russes en soutanes jaunes bondissent, ridicules et gras. Ils courent vers la forêt.

De nouveau nous sommes couchés. A notre gauche le village flambe, la fumée, la terrible fumée ne peut se détacher du sol. Dans la forêt on s'égorge féroce. Haletants, terrifiés, des gens accourent – ils veulent s'enfuir. Nous nous enterrons à la lisière de la forêt. Je suis à plat ventre et je respire, je respire rapidement ; le sang me coule lentement du nez. Pi ... u ... fitch ... une balle à côté de ma tête se fiche dans le sol ferme. Tout est tellement embrouillé ! Ils tirent de droite et de gauche. Je sens la terre contre ma joue et je respire, respire. J'en suis tout tremblant.

Puis, de nouveau debout, on a pénétré dans ces forêts touffues. Je dormais partout, mais les aubes me réveillaient. Les aubes, les aubes sont merveilleuses. Les jeunes forêts dorées, mes bonnes forêts de Galicie. Lentement, à travers ces forêts nous approchons de Potkamien. Dans les tranchées russes il y avait des bandes molletières et des chemises ensanglantées, des fusils brisés, des morts, un tohu-bohu atroce.

Mes hommes, ceux qui chantaient encore il y a deux, trois jours, gisaient devant ces tranchées, le front brisé. Des hommes pouilleux, sales, malingres, jaunes, puants ; certains encore en vie, expirant, le regard égaré. L'un d'entre nous a reconnu son frère couché parmi eux, et s'est écroulé en hurlant. Le bataillon se traînait à travers les forêts, toujours plus loin...

A cette époque, à Vienne, on dansait le tango et nous, les Banaćani, portions des chaussettes en soie. Oui, la vie d'étudiant n'était plus ce qu'elle avait été jadis à Heidelberg ; il y en avait de toutes sortes parmi nous. Les jours passaient. J'étudiais. Le plus souvent, j'allais là-bas où l'on parlait du mouvement de masses enthousiastes et misérables. J'aimais ça. Le sang vermeil dans les rues. Nous restions, moi, quelques Polonais et Juifs, à écouter l'histoire de l'âme russe, elle venait de l'Est, comme une immense brume. Et je le sentais venir, le grand orage qui dissiperait cette vie veule, sans moelle et sans douleur. Des livres, des montagnes de livres ; il y en avait partout dans la chambre. Dehors, c'était ce printemps fatal dont personne ne pressentait ce qu'il apporterait. Nous portions des chaussettes de soie et nous passions nos soirées et nos journées entières dans la rue et dans les cafés. Nous voulions sauver le monde, nous les étudiants slaves.

Qui sait ? Peut-être un jour aura-t-on un art tout à fait différent ? Un art qui ne dira pas plus ce qu'il veut exprimer, que le sens de ce qu'il dit. Disparaîtront alors peut-être la parole, l'écriture, le fait même de désigner : ceci est la mort, cela l'amour, ceci le printemps et cela la musique. Qui sait ? Je me rappelle qu'alors je signais mes lettres « pauvre Yorrick » et que ma mère courait chez les voisins pour demander qui était ce Yorrick. C'est ainsi qu'on vivait avant la guerre. Moi, j'étais jeune et j'avais les épaules et les ailes si belles, si minces, si blanches !

Première édition en serbe : 1921.

© L'Age d'Homme, Lausanne, 1970, p. 11-23.